

L'IRONIE ET LE MERVEILLEUX
DANS LES
CONTES DE PERRAULT

A Thesis
Presented to
The Faculty of Graduate Studies and Research
The University of Manitoba

In Partial Fulfilment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
Maurice J. Poublan
May 1973





TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE I. UN ESPRIT FRONDEUR	7
CHAPITRE II. LE TRAITEMENT DU MERVEILLEUX	45
CONCLUSION	75
BIBLIOGRAPHIE	86

INTRODUCTION

Dans trois siècles, il est fort probable que la "Querelle des Anciens et des Modernes," qui marque profondément l'histoire des Lettres Françaises, continuera d'occuper une place importante dans les manuels. On y apprendra encore qu'un certain Charles Perrault, l'un des protagonistes les plus acharnés, et membre de l'Académie Française, osa affronter l'illustre Boileau, comparer l'Astrée à l'Illiade et proclamer les "galanteries" de Voiture, les opéras de Quinault, les vers de Benserade et les devises, chansons, vaudevilles et épigrammes fiertés littéraires du siècle de Louis XIV.

Ces hardiesses seules, son Siècle de Louis le Grand et son poème en six chants et quatre mille vers, Saint Paulin, Evêque de Nole, n'auraient pas suffi à lui assurer la célébrité si son nom n'eut été attaché, par un miraculeux hasard, aux Histoires ou contes du temps passé, un recueil de ces contes de fées que les nourrices disent aux petits enfants pour les endormir. Quand on sait que Perrault dut se plier à tous les artifices de la littérature la plus conventionnelle qui fut jamais, et qu'il lui fallut essayer les fureurs des querelles littéraires et les sarcasmes de

ses adversaires, on ne peut manquer de s'étonner de la fraîcheur et de la naïveté qu'exhalent de tels petits récits merveilleux.

Mais comment se fait-il qu'en plein siècle de la Raison on se soit livré à une telle extravagance? Si on le regarde de plus près, le dix-septième siècle se révèle moins austère qu'il ne le paraît à première vue. Son caractère solennel ne l'empêcha point de s'enthousiasmer pour la fée-rie dont le goût était d'ailleurs fort répandu. Cette inclination pour des êtres surnaturels qui se mêlent des affaires des hommes remonte bien loin dans l'histoire du peuple français. Et comme aux quinzième et seizième siècles encore le merveilleux avait égayé les mornes soirées d'hiver, on invoquait maintenant cet illustre précédent pour justifier la nouvelle mode. Par ailleurs, le romanesque languissant avait fini par lasser les lecteurs les plus assidus, et il était temps de se lancer dans un genre plus bref et qui puisse dans le même temps divertir le public. Ainsi naquit un nouveau genre salonnier qui

servait à merveille à dérider ceux qui étaient fatigués du solennel et du grandiose du siècle. Quand on s'ennuyait du faste et de l'imposant de l'un, on allait s'amuser dans l'autre.¹

Le Roi-Soleil lui-même avait conservé un souvenir ému de son enfance, lorsqu'on lui disait des contes, et ce goût du mer-

¹Mary-Elizabeth Storer, Un épisode littéraire de la fin du XVIIe siècle. La mode des contes de fées (1685-1700), Edouard Champion (Paris, 1928), p. 16.

veilleux continuait de s'exprimer chez lui, et dans ce monde artificiel qu'était la Cour, à l'occasion de réjouissances au cours desquelles on s'habillait en faune, en nymphe ou en dieu. "On parlait beaucoup de fées et de féerie. On vivait des contes de fées avant d'en raconter."¹

Ce fut Madame d'Aulnoy qui, la première, s'aventura de publier un conte, suivie de près par Mademoiselle Lhéritier, la cousine de Perrault. Mais il fallut attendre encore quelques années pour que cette tentative eut un lendemain, lorsque celui-ci osa enfin publier ses Contes, avouant ainsi qu'il s'adonnait également à un genre aussi léger. Charles Perrault a signé lui-même les trois premiers contes de fées en vers: la Patience de Grisélidis, les Souhaits ridicules et Peau d'âne, dont le recueil fut publié par ses soins en 1694. Les contes en prose qui suivirent parurent d'abord dans le Mercure Galant: la Belle au bois dormant, en 1696, puis le Petit chaperon rouge, la Barbe bleue, le Chat botté, les Fées, Cendrillon, Riquet à la houppe et le Petit Poucet. Ils furent ensuite tous rassemblés en 1697 dans un petit volume de 230 pages intitulé Histoires ou contes du temps passé avec des moralités, chez l'éditeur Claude Barbin. C'est avec ce modeste bagage que Charles Perrault est passé à la postérité. Cet "Homère bourgeois," comme tant d'auteurs l'ont baptisé, a fixé à jamais dans notre mé-

¹Ibid. p. 11.

moire des types de héros aussi célèbres qu'Ulysse. Son petit livre est

... le seul classique que chacun de nous sache par cœur avant d'aller en classe, le seul qu'il ait lu avant de savoir lire, le seul aussi dont il gardera le souvenir même¹ s'il n'aime pas la lecture et s'il ne le relit pas.

Le manque de manuscrit autographe des contes en prose, mieux connus sous le nom de Contes de ma mère Loye, a donné naissance à un véritable procès de paternité qui continue de nos jours. Et cela parce que la version globale de 1697 a été publiée sous le nom du fils cadet de Perrault, Pierre Darmancour. Toutefois ses contemporains, qui ne crurent nullement à cet artifice, devinèrent chez le père un refus de se reconnaître publiquement l'auteur de ces "bagatelles" indignes d'un académicien. La querelle s'est portée dans le camp des psychanalistes, et dans celui des mythologues et des folkloristes qui, dans de savants ouvrages, cherchent à démontrer que le petit Poucet a jadis ramassé ses cailloux sur les bords du Gange, que Cendrillon compte parmi ses aïeules Rhodopis dont un aigle vint enlever une des chaussures qu'il porta au pharaon, et que l'histoire du Chat botté se retrouve dans plusieurs nouvelles de la Renaissance. Pourtant Perrault ne se souciait certainement pas de si audacieux rapprochements et il a tenu à conserver cette teinte de bonne foi naïve qui donne tant de charme à

¹Marc Soriano, Les Contes de Perrault, Gallimard, (Paris, 1968), p. 13.

ses contes.

Depuis que Sainte-Beuve lui consacra quelques pages de ses Lundis, on a assisté à un regain d'intérêt pour les contes de Perrault. Le dix-huitième siècle qui avait reconnu en lui un des précurseurs de sa sensibilité, goûta ces amusements jusqu'aux jours les plus chauds de la Révolution. Et le siècle suivant fut trop épris de pittoresque et de littérature populaire pour les ignorer. Au début du vingtième siècle, des hommes aussi illustres que Maeterlinck et Anatole France, Maurice Ravel et Bartok leur ont emprunté le sujet de nombreux drames, contes, pavanés et opéras. On ne compte plus également les études dont Perrault a été l'objet, en particulier au vingtième siècle, et des adaptations de ses petits chefs-d'œuvre sont aujourd'hui portées à l'écran. A propos de ces récits, Emile Montégut écrivit qu'ils étaient les seuls à porter la marque authentique de la poésie et qu'

... ils ne disent pas seulement une chose, ils en disent plusieurs, et leurs applications sont aussi nombreuses que les divers caractères et les diverses dispositions d'esprit des lecteurs.¹

Il serait donc intéressant de se poser la question: que disent les contes de Perrault? Jusqu'à une date récente ces histoires merveilleuses étaient si familières qu'on ne prenait plus la peine de les lire, et qu'on les délaissait au profit d'œuvres considérées comme plus "littéraires."

¹Emile Montégut, "Des fées et de leur littérature en France," Revue des Deux Mondes, (Paris, 1er avril 1862), p. 661.

Cependant, une lecture attentive des Histoires ou contes du temps passé révèle un esprit frondeur, héritier de l'esprit gaulois du Moyen-Age. N'oublions pas que notre conteur débuta dans le burlesque en travestissant Virgile, puis essaya la satire dans de nombreux épigrammes et menues pièces comme la Gloire mal entendue. Il eut été bien surprenant que cette malice ne refît pas surface dans les contes. Ceux-ci révèlent également un traitement assez particulier du merveilleux, alliant une tendance "moderniste" caractéristique du siècle qui s'annonce à une double interprétation possible de certains passages, suivant le degré de maturité du lecteur. Nous allons ainsi souligner deux aspects principaux de ces récits familiers qui peuvent plaire tout particulièrement aux grands enfants que nous sommes mais qui échappent aux petits. Perrault a bien écrit pour ces derniers; cependant ne jette-t-il pas un clin d'oeil malicieux en direction des premiers?¹

¹ Le texte des contes en vers et en prose auquel on s'est référé pour la rédaction de cette thèse répond à la référence suivante: Gilbert Rouger, éd., Contes de Perrault, Garnier, (Paris, 1967). Toutefois, l'emploi de l'italique et des majuscules, particularités de la composition typographique originale, n'a pas été respecté. Pour plus de clarté, il sera attribué une référence concise à chaque citation tirée des contes, par exemple (Chaperon, 113), etc.

CHAPITRE I

UN ESPRIT FRONDEUR

A la lecture des contes de Perrault, on ne peut manquer de déceler une douce ironie qui se manifeste avec une intensité différente suivant le cadre et le caractère des récits. Ce n'est point là un ton exclusif des Histoires ou contes du temps passé, que l'on pourrait imputer à l'aigreur d'un bourgeois vieillissant et tombé dans une demi-disgrâce. Tout au long de sa vie il n'a cessé de décocher, ça et là, quelques traits acérés, bien qu'il n'en fit point une règle de conduite, depuis le jour où, adolescent, il lui prit de traduire l'Enéide en vers burlesques.

La malice de notre académicien s'était encore manifestée dans un épigramme récent intitulé la Gloire mal entendue, dont il donna lecture à la séance publique de l'Académie Française, le 25 août 1696. Bonnefon écrit, à propos de cette pièce audacieuse que l'on croirait tirée de l'oeuvre d'un Voltaire, que "son humeur caustique le pousse à railler dans ces vers les différentes façons dont ses contemporains poursuivent la Gloire et qui, presque toutes,

sont assez peu recommandables."¹ On y trouve des passages d'une témérité évidente, comme celui dénongant le gentilhomme qui

Pense beaucoup faire pour moi,
 Quand, la canne à la main, il fait trembler d'effroi
 Le paysan sous sa chaumière,
 Ou qu'il débauche sa fermière.
 Il croit que frauder marchands et créanciers
 Sans que jamais la plus criante dette
 Le mortifie ou l'inquiète
 C'est être noble et de seize quartiers.¹

Ce morceau étant contemporain de la composition des contes, on ne s'étonnera point de retrouver dans leur teneur, abrité derrière la fiction des situations et des personnages, un courant satirique incontestable qui a peut-être contribué à leur succès auprès des grandes personnes. Perrault, que sa charge conduisait de la ville à la campagne, de la Cour à la chaumière, dépeint d'un trait vif et narquois un échantillon de la société de son époque, à savoir, ceux-là mêmes que les Molière et La Fontaine, avant lui, avaient égratignés: la noblesse et les Grands du royaume, le clergé, les femmes et quelques figures populaires.

Nous savons par les témoignages de ses contemporains que Perrault, comme le petit Poucet, "fit parfaitement bien sa cour ..." (Poucet, 197), qu'il fut un courtisan loyal et dévoué, qu'il loua la grandeur royale et confondit dans une

¹ Paul Bonnefon, "Les dernières années de Charles Perrault," Revue de l'Histoire littéraire de la France, (Paris, octobre-décembre 1906), XIII, p. 606.

même admiration le monarque et son siècle. Pourtant le roi des contes est à l'antipode du Roi-Soleil, et ne s'embarrasse guère de la pompe et de la majesté dont s'entourait ce dernier. C'est un personnage bien "humain" et débonnaire qui nous est présenté dans le conte du Chat botté. Ne donne-t-il pas ses plus beaux habits à un manant, et ne s'adresse-t-il pas aux "faucheux" de façon bien naturelle? Il se montre par la suite fort crédule devant les possessions du paysan, baptisé par son chat Marquis de Carabas:

"Comment, Monsieur le Marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous! il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces bâtiments qui l'entourent; voyons les dedans, s'il vous plaît." ... Le roi charmé des bonnes qualités de Monsieur le Marquis de Carabas, de même que sa fille qui en était folle, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups: "Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur le Marquis, que vous ne soyez mon gendre." (Chat, 141)

Voilà une belle tirade pour un roi de comédie! Perrault aurait-il souhaité des rapports aussi francs et simples entre Louis XIV et ses sujets? Mais c'est surtout cette union de l'ironie et du détail de mœurs que l'on retiendra du passage. Elle souligne la promptitude de l'homme à joindre l'utile à l'agréable, à allier le plaisir aux affaires:

Ce n'est qu'après avoir longuement contemplé les richesses du faux Marquis de Carabas, et non sans avoir aussi bu d'abondance, qu'il se décide à lui offrir sa fille en mariage.¹

Nous retrouvons ce côté très humain du souverain,

¹Jacques Barchilon, "L'ironie et l'humour dans les Contes de Perrault," Studi Francesi, (Novembre 1967), XI, p. 266.

dû à une légère irrévérence de la part du conteur, dans Peau d'âne. Ebranlé par le décès de son épouse, il se laisse aller à une débauche de larmes et de sanglots. Ce ne serait qu'un passage amusant du conte si les précisions qu'apporte Perrault ne concouraient à désigner Louis XIV qui perdit Marie-Thérèse en 1683:

Il était une fois un roi,
Le plus grand qui fut sur la terre,
Aimable en paix, terrible en guerre,
Seul enfin comparable à soi:
Ses voisins le craignaient, ses états étaient calmes,
Et l'on voyait de toutes parts
Fleurir, à l'ombre de ses palmes,
Et les vertus et les beaux arts.

.....
La reine entre ses bras mourut,
Et jamais un mari ne fit tant de vacarmes.
A l'ouïr sangloter et les nuits et les jours,
On jugea que son deuil ne lui durerait guère,
Et qu'il pleurait ses défuntes amours
Comme un homme pressé qui veut sortir d'affaire.¹

On trouve la même pointe d'ironie chez La Fontaine:

Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son ancre en résonna.²

Dans le conte de la Belle au bois dormant, le roi s'apprête à rallier le champ de bataille. Le ton tout à fait anodin de la phrase nous invite à penser qu'il éprouve autant de plaisir à s'y rendre que s'il partait en villégiature! "Quelque temps après le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte son voisin. ... il devait être à la guerre tout l'été,..." (Belle, 104). Ce désir de représenter cette

¹Peau, 58, 60.

²Jean de la Fontaine, "Les obsèques de la lionne," Fables, VIII, 14.

activité périlleuse et déraisonnée avec autant d'insignifiance met en relief le point de vue royal: c'est une aventure aussi banale qu'une chasse à courre. Même la saison estivale, pourtant la plus favorable de l'année, ne peut réfréner sa soif de conquêtes.

Un passage de la Belle au bois dormant révèle le côté autoritaire et tyrannique du monarque. Ayant été informé que sa fille, victime du dépit d'une vieille fée, se percerait la main d'un fuseau et qu'elle en mourrait, celui-ci "fit publier aussitôt un édit, par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi sur peine de la vie." (Belle, 98). Cette décision n'est pas tout à l'honneur d'un grand roi, et à ce propos, un Montesquieu aurait ajouté que "La monarchie se perd, lorsqu'un prince croit qu'il montre plus sa puissance en changeant l'ordre des choses qu'en les suivant;..."¹ Une menace semblable pèse, dans Peau d'âne, sur les tailleurs de la Cour. S'ils ne livrent au roi, dans de brefs délais,

Une robe qui fût de la couleur du temps,
Ils pouvaient s'assurer qu'il les ferait tous pendre.²

Le riche lapidaire du conte n'est pas plus fortuné, car

... s'il manquait à le bien satisfaire,
Il le ferait mourir au milieu des tourments.³

¹ Montesquieu, L'esprit des Lois, VIII, 6.

² Peau, 62. ³ Ibid., 63.

Perrault semble avoir inventé les passages précédents afin d'accuser l'autorité et la sévérité abusives du pouvoir absolu auxquelles, malgré sa loyauté envers la monarchie, il ne pouvait souscrire. Souligner la corruption du principe de la monarchie, c'est ce qu'entreprendra Montesquieu, parmi tant d'autres, lorsqu'il écrira que ce principe

...se corrompt lorsque le prince change sa justice en sévérité; lorsqu'il met, comme les empereurs romains, une tête de Méduse sur sa poitrine; lorsqu'il prend cet air menaçant¹ et terrible que Commode faisait donner à ses statues.

Dans le conte de Peau d'âne, afin de retarder le plus longtemps possible l'union incestueuse que le souverain se propose de faire avec sa fille, la fée incite cette dernière à user d'un ingénieux stratagème pour duper son père. Dans un premier temps donc, elle lui laisse croire qu'elle est tout à fait disposée à subir la loi conjugale. Ensuite, elle exige de lui des promesses qu'elle pense impossibles à tenir: la confection successive de robes de la couleur du temps, du soleil et de la lune. Et la fée de remarquer malicieusement, comme pour rappeler que le pouvoir royal connaît lui aussi des limites, que

"Malgré tout son pouvoir et toute sa richesse,
Quoique le ciel en tout favorise ses vœux,²
Il ne pourra jamais accomplir sa promesse."

Et tandis que la jeune fille éprouve des scrupules à abuser

¹ Montesquieu, L'esprit des Lois, VIII, 7.

² Peau, 61-62.

le roi, son père, Perrault prête à la fée-marraine des propos réconfortants destinés à apaiser sa conscience. Ces mêmes paroles pourraient aussi bien s'adresser à tous les courtisans qui ont à se plier aux caprices du monarque ou des Grands, mais que leur conscience et leur intégrité empêche d'obtempérer. Ainsi le conteur leur rappelle "Que quand on fait le bien on ne doit jamais craindre;..." (Peau, 64).

Ce précepte courageux, dans un tel contexte, est appliqué dans le conte de la Belle au bois dormant. Pour circonscrire le cannibalisme de la reine-mère, le maître d'hôtel se livre à une mystification: il substitue une biche, un chevreau et un agneau à la princesse et à ses deux enfants respectivement, pour leur éviter une fin bien désagréable: d'être dévorés par l'ogresse. Ce serait sans doute hardi que d'interpréter ces deux derniers exemples comme une invite véhémement à la supercherie ou à l'impudence. Toutefois, en nous faisant prendre parti pour les victimes, et en nous faisant donc approuver la tromperie calculée--motivée par une attitude peu avouable du roi et de la reine--Perrault semble faire discrètement allusion à une attitude possible à adopter vis-à-vis de l'absolutisme aveugle.

Le roi de Peau d'âne encaisse de substantielles sommes d'argent grâce à un âne "Qui d'écus d'or emplit sa bourse" (Peau, 63). On pourrait voir dans cet animal un symbole du peuple qui alimente les caisses royales à grands flots. Le choix de l'animal--qui n'est pas de Perrault--révèle le peu d'estime que témoigne la Cour à la populace. Ainsi le

conteur ne manque pas une bonne occasion de rappeler au monarque l'origine de sa fortune, en insistant sur le caractère exclusif de cette source de revenus: l'âne-peuple est "toute sa ressource". Pourtant le roi n'hésitera pas à s'en séparer pour l'amour de sa fille, ce qui prouve d'une part la folie de son sentiment, et qui confirme d'autre part que le peuple, mise à part la richesse à laquelle il contribue à grand-peine, occupe une place négligeable dans son esprit et qu'il est prêt à le sacrifier à tout moment.

Toutefois, si le roi est un bon percepteur, il se révèle mauvais payeur. La dette dont s'acquitte le seigneur après un long délai, et qui sauve de justesse les parents du petit Poucet, est relatée d'une manière frondeuse: il "leur envoya dix écus qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien." (Poucet, 189).

Dans cette Cour un peu fantasque, alors qu'un "maître âne étalait ses deux grandes oreilles" (Peau, 58), on ne s'étonnera point de trouver, endormis par la baguette magique de la fée, des gardes suisses "au nez bourgeonné et à la face vermeille" dont la conduite est loin d'être irréprochable, puisque "leurs tasses où il y avait encore quelques gouttes de vin montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant." (Belle, 102). Cette description succincte est une caricature plaisante de la garde et souligne le manque d'efficacité d'un corps de mercenaires recrutés à grands frais. Il semble que les émissaires royaux n'aient rien à leur enlever. En effet le souverain, mécontent de leur performance

et de la lenteur avec laquelle les courriers transmettaient les dépêches en temps de guerre, s'est assuré les services du petit Poucet, chaussé de bottes de sept lieues, et "le roi le payait parfaitement bien pour porter ses ordres à l'armée,..." (Poucet, 197).

Perrault manifeste une ironie amicale à l'égard du monarque; mais celui-ci n'est point la cible unique de cette douce malice. La famille royale et la Cour ne sont pas épargnées, et sont gentiment raillées avec le même esprit fron-deur. Les dauphins manifestent le même désir que leurs pères de joindre le plaisir aux affaires. Dans les Fées, le fils du roi témoigne un grand intérêt à la vue des perles et des diamants qui sortent de la bouche d'une belle inconnue. Il "en devint amoureux, et considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à un autre, l'emmena au palais du roi son père, où il l'épousa." (Fées, 149).

Mais tant qu'il n'a point trouvé l'âme sœur, celle qui hante ses rêves, le prince est souvent un jeune homme esseulé, à l'air négligé,

... errant à l'aventure
De basse-cour en basse-cour, ... (Peau, 67)

Pourtant, si par bonheur son œil, rivé à la serrure, découvre une sereine beauté, l'impétuosité et l'impatience le gagnent, et il prend des résolutions "sur le champ". Il est comblé de plaisir, et passe à l'action:

Trois fois, dans la chaleur du feu qui le transporte,
Il voulut enfoncer la porte; ... (Peau, 68)

Et Perrault d'ajouter, comme pour exprimer un furtif regret d'avoir pour souverain un homme vieillissant et peu combatif: "un prince jeune et amoureux est toujours vaillant." (Belle, 101). Comment le jeune homme, après une telle émotion, occupe-t-il ses jours? Le lecteur du vingtième siècle ne peut s'empêcher de sourire au récit de ces caprices:

Dans le palais, pensif il se retire,
Et là, nuit et jour il soupire;
Il ne veut plus aller au bal
Quoiqu'on soit dans le Carnaval.
Il hait la chasse, il hait la comédie,
Il n'a plus d'appétit, tout lui fait mal au cœur,
.....
Il gémit, il pleure, il soupire,
Il ne dit rien, si ce n'est qu'il désire
Que Peau d'âne lui fasse un gâteau de sa main;¹

Ce passage amusant constitue une parodie des sentiments amoureux d'un prince languissant et consumé par la passion. Il est immédiatement suivi d'une réflexion malicieuse sur l'éducation des jeunes princes, trop indulgente aux yeux de Perrault:

"O ciel! Madame, lui dit-on,
Cette Peau d'âne est une noire taupe
Plus vilaine encore et plus gaupe
Que le plus sale marmiton.
N'importe, dit la reine, il faut le satisfaire
Et c'est à cela seul que nous devons songer."
Il aurait eu de l'or, tant l'aimait cette mère,
S'il en avait voulu manger. (Peau, 69)

L'intervention de Perrault dans les deux dernières lignes, et en particulier l'emploi du verbe "manger" à l'exclusion de tout autre, allie le comique à l'ironie pour dénoncer le

¹Peau, 68-69.

faible caractère de la reine-mère. Celle-ci est décidée à essayer les solutions les plus absurdes pour satisfaire aux moindres caprices de son fils adolescent. Notre conteur qui bénéficie d'une riche expérience d'éducateur, avec ses quatre enfants, raille le manque de fermeté dans l'éducation du prince de Peau d'âne, et vise sans doute celle de bon nombre de princes et princesses de sa connaissance. Ces dernières sont souvent des créatures fragiles, délicates, élevées dans le confort outrancier et la facilité. Qui d'autre que Griselidis, simple bergère élevée au rang de reine, saurait mieux en rendre compte? Répudiée par le roi son mari--mais ce n'est qu'une feinte--elle lui fait observer

Que cette princesse charmante,
Dont vous allez être l'époux,
Dans l'aise, dans l'éclat, dans la pourpre nourrie,
Ne pourra supporter, sans en perdre la vie,
Les mêmes traitements que j'ai reçus de vous.

Le besoin, ma naissance obscure,
M'avaient endurcie aux travaux.
Et je pouvais souffrir toutes sortes de maux
Sans peine et même sans murmure;
Mais elle qui n'a jamais connu la douleur,
Elle mourra dès la moindre rigueur,
Dès la moindre parole un peu sèche, un peu dure.
Hélas! Seigneur, je vous conjure
De la traiter avec douceur. (Griselidis, 43)

Le coup de foudre n'est point l'apanage exclusif des princes. Les princesses y succombent aussi et Perrault, parodiant de nouveau les sentiments amoureux, souligne l'aveuglement de leur passion. Dans le conte de Riquet à la houppe, bien que le jeune prince fût fort laid et fort désagréable, la princesse amoureuse ne remarqua plus ses infirmités qui furent à ses yeux la manifestation d'un "violent excès

d'amour" (Riquet, 180). Dans le Chat botté, le conteur souligne la naïveté sentimentale de la fille du roi. Lorsque le jeune paysan, après le vol prétendu de ses effets, eut revêtu des habits somptueux prêtés par le souverain,

... et comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau, et bien fait de sa personne), la fille du roi le trouva fort à son gré, et le Comte de Carabas ne lui eut pas jeté deux ou trois regards fort respectueux, et un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie. (Chat, 139).

Perrault qui connaît bien la Cour pour y avoir séjourné quelques années, en reconstitue, dans le cadre de ses histoires merveilleuses, la vie oisive et luxueuse, et la pompe parfois outrancière. Il raille la noblesse et les Grands, l'hypocrisie des courtisans et la frivolité des Dames. Les paroles qu'il prête à Griselidis, chassée du palais avec son père, tous deux humbles paysans, dépeignent la Cour comme un lieu bien frivole et fort agité:

"Retournons, lui dit-elle, en nos sombres bocages,
Retournons habiter nos demeures sauvages,
Et quittons sans regret la pompe des palais;
Nos cabanes n'ont pas tant de magnificence,
Mais on y trouve avec plus d'innocence,
Un plus ferme repos, une plus douce paix."¹

Il nous semble entendre Perrault lui-même, après sa brouille avec Colbert, enfin "libre et en repos,"² et retournant, en 1683, à la tranquillité du faubourg Saint-Jacques pour assurer l'éducation de ses enfants. La satire consiste à opposer le repos, la paix et l'innocence à la pompe et à la ma-

¹Griselidis, 41. ²Rouger, Contes de Perrault, p.lix.